aussi s'étonner de ne voir figurer aucun ouvrage relatif à la langue latine et à son devenir roman (qui constituent pourtant la matière des deux premiers chapitres[1]). Cette lacune conduit parfois à une information et une réflexion linguistiques un peu rapides, ainsi p. 160-162 ou, p. 29, à propos de « l'extrême complication du système latin ». Il est toujours aventureux de porter des jugements de valeur sur la nature des langues : l'absence d'article, par exemple, n'est pas nécessairement un signe de « pauvreté » (p. 29), et le passage d'un système à un autre n'implique en aucun cas l'idée d'un « certain progrès intellectuel » (p. 23).

En tête de son étude, M. Philippe Wolff précisait qu'il l'avait conçue « non pour des linguistes, mais pour des historiens ». Et pourtant, tous ceux qu'intéressent l'histoire des langues et le passé de leur civilisation, quelle que soit leur formation, auront plaisir à lire cet ouvrage au style alerte et imagé, dont le principal intérêt est de présenter un tableau d'*ensemble* de la situation linguistique de l'Europe médiévale occidentale, et de démontrer ce qu'oublie trop souvent la linguistique structurale contemporaine : que les langues ne représentent pas seulement des systèmes, dont on peut étudier le fonctionnement interne, mais qu'elles sont aussi des instruments vivants, des phénomènes historiques, témoins des sociétés qui les ont forgées. C'est ce que montre, avec chaleur et conviction, cet ouvrage.

Frédérique BIVILLE.

Critique textuelle.

La critica testuale greco-latina, oggi. Metodi e problemi, Atti del Convegno internazionale (Napoli 29-31 ottobre 1979) a cura di Enrico FLORÈS : Roma, Éd. dell'Ateneo, 1982, 407 pages.

L'ouvrage rassemble vingt communications dont voici les auteurs et les titres dans l'ordre où ils se présentent dans le volume : B. Gentili, *L'arte della filologia* ; J. Irigoin, *La critique des textes doit être historique* ; A. Salvatore, *Tra innovatori e conservatori. Riflessioni metodologiche* ; O. Longo, *Critica del Testo* ; H. Maehler, *Problemi e prospettive della papirologia letteraria* ; M. Gigante, *Presente e futuro della papirologia ercolanese* ; A. Grilli, *Sui criteri per l'edizione di frammenti filosofici* ; C. Gallavotti, *Critica testuale e filologia epigrafica* ; C. Questa, *La presentazione delle* clausulae *nei codici di Plauto* ; R. Raffaelli, *Sulla presentazione metrica del testo nel Terenzio Bembino : bipartizioni e* clausulae ; G. D'Anna, *L'edizione di un autore frammentario : Pacuvio. Problemi particolari* ; V. Tandoi, « *Come le foglie* » *(nota a Cornificio, fr. 3 Traglia)* ; L. Pepe, *Critica del testo e narratologia* ; E. Degani, *Considerazioni su tradizione testuale diretta e indiretta nei giambografi greci* ; L. Canfora, *Traslocazioni testuali in testi greci e latini* ; S. D'Elia, *Tradizione diretta e tradizione indiretta nella costituzione del testo di Aurelio Vittore* ; F. Sbordone, *La tradizione manoscritta di Strabone, di Tolomeo e*

1. Cf., par exemple : G. Serbat, *Les structures du latin*, Paris, Picard, 1980², 235 p. ; V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, Klincksieck, 1981³, 273 p. ; E. Löfstedt, *Late Latin*, traduction italienne par G. Orlandi : *Il latino tardo*, Brescia, Paideia, 1980, 361 p., etc...

dei Geografi greci minori; W. G. Arnott, *L'edizione e l'interpretazione dei frammenti di Alessi di Turii : metodi e problemi*; C. Curti, *I* Commentarii in Psalmos *di Eusebio di Cesarea : tradizione diretta (Coislin 34) e tradizione catenaria*; G. Giangrande, *Problemi testuali nei poeti alessandrini*. Cette liste nous fait voir la richesse et la variété des problèmes qui ont été traités ; les intervenants se sont notamment efforcés de fixer la place de la philologie et de la critique de textes par rapport à l'histoire et à la littérature ; ils ont souligné aussi l'importance des problèmes relatifs à la chronologie.

Dans une introduction d'une grande lucidité, F. Della Corte attire l'attention sur les menaces qui pèsent sur nos études. Il nous invite à ne pas nous laisser abuser par le développement trompeur dont elles ont bénéficié pendant ces dernières années. Il faut constater que le pourcentage de la population imprégnée de civilisation gréco-latine subit une constante régression qui touchera par voie de conséquence le champ des études classiques ; ceux qui les pratiquent trouveront de moins en moins de débouchés. Il faut faire en sorte que la philologie classique ne perde pas sa position de prestige et, pour cela, se rendre compte qu'au règne tout puissant, au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, de la science, qui s'est manifesté principalement par le développement de la philologie germanique, se substitue désormais celui de la technologie avancée, notamment par l'introduction et la pratique des méthodes et instruments statistiques. Nous devons être prêts pour maîtriser une telle évolution de telle façon que, sans se laisser dominer par des modes passagères, la philologie classique continue à assurer « sa mission bimillénaire de pilote culturel ».

Il était bon que de telles choses fussent dites.

J. Hellegouarc'h.

Sven Lundström, *Ein textkritisches Problem in den Tusculanen* (Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Latina Upsaliensia, 15) : Uppsala, 1982, 57 pages.

L'objet de cette étude est une phrase d'un passage du livre II des *Tusculanes* (II, 26) dans lequel Cicéron explique la manière dont il pratique les citations de textes poétiques, qui ne cessent de se développer, nous fait remarquer l'auteur, dans ses écrits philosophiques et dont les *Tusculanes* offrent justement le nombre le plus important (315 vers au total, dont 183 d'auteurs latins). La phrase en question se présente, dans l'édition Fohlen-Humbert (C. U. F.), sous la forme suivante : « Sed is quasi dictata, nullo dilectu, nulla elegantia, Philo et proprium *numerum* et lecta poëmata et loco adiungebat » ; c'est le texte adopté par un bon nombre d'éditeurs qui transcrivent *numerum* les graphies *nrt* de certains manuscrits ou *nr* de certains autres. Toutefois S. Lundström n'a pas de peine à démontrer que le sens obtenu n'est guère satisfaisant ; il préfère, à la suite de plusieurs de ses prédécesseurs, voir dans l'abréviation l'adjectif *noster* et, à partir de là, il propose le texte suivant : « Sed is quasi dictata nullo dilectu, nulla elegantia, Philo ut propria noster et lecta poemata et loco adiungebat ».

Son développement consiste à démontrer successivement : 1) que l'abré-

viation peut bien effectivement se lire *noster* ; 2) que la phrase est construite de telle façon que *proprium* ne peut être compris que comme s'opposant à *dictata* ; 3) que, dans ces conditions, le premier des trois *et* doit représenter l'altération de *ut* et que *proprium* est une mélecture de *propria*, de telle façon que *ut propria* forme une antithèse de *quasi dictata* ; 4) que *lecta* et *loco*, bien qu'appartenant à des catégories grammaticales différentes, peuvent parfaitement être coordonnés ; 5) enfin que *Philo... noster* constitue une hyperbate tout à fait admissible dont Cicéron offre d'autres exemples, ce qui avait été contesté par des éditeurs antérieurs.

L'étude est menée avec une précision et une rigueur philologique tout à fait impeccables qui emportent la conviction ; tout au plus peut-on regretter que S. Lundström n'ait pas tenté de donner une justification stylistique de l'hyperbate. L'auteur consacre à la fin de l'opuscule six pages d'appendice à la réfutation d'objections qui lui ont été faites par les recenseurs d'un ouvrage antérieur : *Vermeintliche Glosseme in den Tusculanen* (Uppsala, 1964).

J. Hellegouarc'h.

Egil Kraggerud, *Der Namensatz der taciteischen Germania. Eine philologische Analyse* (Det Norske Videnskaps-Akademi, II Hist.-Filos. Klasse Skrifter, Ny Serie N° 16) : Oslo-Bergen-Tromsø, Universitetsforlaget, 1981, 51 pages.

Cet opuscule est consacré à une étude philologique et sémantique détaillée du § 3 du chap. II de la *Germanie* qui traite de l'apparition des mots *Germania* et *Germani* pour désigner les peuples envahisseurs de la Gaule (*Ceterum Germania... Germani uocarentur*). Après une brève introduction qui comporte des remarques d'ordre méthodologique où l'auteur affirme en particulier qu'il faut considérer le texte transmis comme tacitéen et non pas expliquer ses difficultés par le fait que l'historien reproduirait d'une façon plus ou moins libre les propos d'autrui, l'ouvrage est constitué non de chapitres, mais de paragraphes plus ou moins développés où sont examinés l'un après l'autre, au fil de la phrase, les différents éléments du texte.

Les principales modifications proposées, à la suite de cette analyse, au texte généralement reçu par les éditeurs sont les suivantes : remplacement devant *quoniam* de la virgule par deux points, ce qui entraîne le rattachement de la proposition causale à ce qui suit, et non à ce qui précède ; élimination de *ac nunc Tungri* comme étant une précision explicative indûment interpolée dans le texte ; traduction de *tunc Germani uocati sint* par « ils furent nommés (reçurent le nom de) » et non par « ils se sont appelés ». Le travail d'interprétation et de correction de E. Kraggerud porte surtout sur la dernière partie de la phrase, à partir de *ita*. Il donne à *natio* le sens très discuté de « nation » et élimine *non gentis* en le jugeant également interpolé ; il traduit *eualuisse* par « s'est imposé », « est devenu usuel » et, ne pouvant (avec raison) comprendre *ob metum* que comme signifiant « à cause de la crainte qu'ils éprouvaient », il corrige l'incompréhensible *a uictore* en *a uictis* ; à la suite de ces diverses modifications, il lui paraît aussi néces-

saire d'attribuer à *additum* le sens de « donner » et non celui d' « ajouter » et de rendre *inuento nomine* par « quand ils eurent eu connaissance de ce nom ». Il en résulte que ce sont les Gaulois qui ont appelé *Germani* leurs envahisseurs et que ceux-ci auraient par la suite adopté ce nom.

Le travail de E. Kraggerud facilite incontestablement la compréhension de la phrase de Tacite et lui donne une cohérence qu'elle n'a pas dans le texte généralement adopté. Reste à savoir si une correction peut se justifier uniquement par la commodité qu'elle apporte à l'interprétation du texte : le processus qui pourrait expliquer le passage de *a uictis* à *a uictore* n'est nullement indiqué ; l'auteur est aussi trop évasif sur l'origine de *Germani* : la logique de son système le conduit à y voir un terme d'origine celte, mais cette simple affirmation paraît bien insuffisante. La discussion reste donc ouverte, mais le savant norvégien apporte à la solution du problème des éléments qui ne sont pas négligeables.

J. Hellegouarc'h.

P. Soverini, *Problemi di Critica Testuale nella « Historia Augusta »* (Edizioni e Saggi universitari di Filologia classica, 30) : Bologne, 1981, 182 pages.

Toujours dominée par les controverses historiques, l'étude de l'*Histoire Auguste* recommence à retenir l'attention des philologues. Et l'une des formes que prend ce renouveau est l'analyse textuelle dont le livre de P. Soverini offre un très heureux témoignage. Le siècle passé avait multiplié les conjectures. Avec infiniment de prudence, l'auteur renoue avec cette tradition qu'impose au demeurant le libellé souvent obscur des versions manuscrites. Mais il le fait en s'inspirant de principes que, comme lui, nous estimons sains : 1° il est préférable de s'attacher au maximum à la leçon transmise par le *Palatinus* 899 ; 2° on doit prendre en compte les accidents paléographiques habituels : haplo — et dittographies, déplacements, variantes, abréviations ; 3° l'éditeur a pour obligation de se conformer à l'*usus scribendi* de l'œuvre. Autant dire qu'il a nécessairement à l'esprit le vocabulaire et le style spécifique de l'*Histoire Auguste*, qu'il sait se souvenir de ses modes de rédaction et d'emprunt, qu'il connaît les tendances de la langue et de la littérature du Bas-Empire. Soverini, s'appuyant sur le *Lexicon* de Lessing, a ainsi travaillé, vérifiant acceptions et *iuncturae*. Il en résulte l'examen d'une trentaine de passages, au bénéfice principalement des *Vies* d'Hadrien, des Sévères et d'Aurélien.

Dans l'ensemble, les solutions proposées sont fort acceptables, même si certaines sont moins évidentes : Par exemple *Ael.*, 2, 1-2, à propos des Césars de la Tétrarchie, *quasi quidam principum fili, uisi et designati Augustae maiestatis heredes* : dans cette restitution, le participe *uisi* a pour lui d'être proche du *uiri* des manuscrits, mais si l'on veut donner force aux parallèles invoqués, il conviendrait peut-être d'introduire la notion d'épiphanie. Un autre lemme difficile est en *Cl. Alb.*, 2, 5, où *impraesentiarum* ne nous paraît pas totalement à exclure. Un peu d'hésitation aussi pour *Sev.*, 17,

7, *Al. Seu.*, 66, 3 et surtout pour *Tyr. trig.*, 21, 6, *positae* pouvant signifier *depositae*.

En réfléchissant sur ces phrases obscures, le grammairien se compose un petit dossier de singularités. Les unes touchent aux structures verbales : ellipses de *esse* ou d'un verbe déjà exprimé, reprise par *facere*, remplacement d'une subordination par un groupement nominal qui introduit *ab* ou *in*, proposition consécutive à l'indicatif, emploi de *quod* après *dicere*. D'autre concernent les liaisons : postposition de *cum* et de *quod*, utilisation de *atque*, soit au sens de *idque*, soit avec une valeur adversative, répétitions expressives d'un même mot, asyndètes.

Enfin, si la plupart des modifications n'entraînent pas des changements d'optique importants, quelques-unes colorent de façon différente portraits ou commentaires. *Hadr.*, 2, 7 : la « faction » des mignons de Trajan conspire contre Hadrien ; *Al. Seu.*, 4, 3 : la haine des « voleurs », chez Sévère Alexandre était si vive qu'il refusait audience à ceux qu'il présumait tels ; *Max. et Balb.*, 5, 11 : Maxime, malgré ses origines humbles, fut choisi parce qu'on le jugeait *utilis* ; *Aurel.*, 7, 8 : dans l'armée, les rapports ne doivent pas être de maître à esclave, mais de soldat à *imperator*. Ce sont là plus que des nuances et ces discussions ponctuelles, par l'intelligence globale qu'elles supposent, sont des modèles incitatifs pour toute future édition de l'*Histoire Auguste*.

J.-P. CALLU.

Éditions de textes. Collections.

Collection Guillaume Budé.

Comoedia togata. Fragments, texte établi, traduit et annoté par André DAVIAULT : Paris, Les Belles Lettres, 1981, 308 pages en partie doubles.

L'édition de fragments est une tâche délicate, en raison des vicissitudes de leur transmission et des incertitudes que comporte leur interprétation. Il faut donc remercier A. Daviault de s'être attaqué à une entreprise aussi malaisée en inaugurant, par la publication des *togatae*, l'édition dans la C. U. F. de l'ensemble des *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta* réalisée au siècle dernier chez Teubner par O. Ribbeck. Ce faisant, il marque la spécificité du genre plus fortement que ne le faisait l'éditeur germanique, qui publiait dans le même volume les fragments des autres manifestations de la littérature comique latine : *Palliatae*, Atellanes, Mimes. Il le souligne dans son introduction et donne de la *togata* une définition précise visant à la distinguer, non seulement de la *palliata*, mais aussi des autres genres comiques nationaux, *tabernaria*, atellane principalement. Malgré les ressemblances qu'elle comporte avec la *palliata*, ce qui la caractérise, ce n'est pas seulement le costume, mais c'est surtout le fait qu'elle tend à donner une vision authentique de la société romaine. Viennent ensuite quelques renseignements, forcément succincts, vu l'état de nos connaissances, sur la personnalité et l'œuvre des trois auteurs de *togatae* dont nous sont parvenus des fragments : Titinius, L. Afranius, T. Quinctius Atta, complétés par des indications sur les particularités de leur langue et de leur style. Cette introduction se termine par l'exposé des principes qui ont guidé l'éditeur